

LE MALENTENDU.

Il y a, dans le terme "malentendu", deux malentendus : d'une part, il peut être écrit en un mot ou en deux, avec ou sans trait-d'union. On n'entend pas la différence – et c'est peut-être dans ce fait de ne pouvoir *entendre la différence* que réside le plus grave et le plus profond des malentendus.

Sa polysémie fait du terme lui-même un piège. Entendre en effet signifie à la fois ouïr, écouter, comprendre, s'accorder avec...

Le rêve de tout dialogue est d'exclure le malentendu qui toujours opacifie la relation – condamnant celle-ci au contresens, voire au non-sens. Rêve d'une compréhension "5/5" et réciproquement. Et ce rêve est inlassablement brisé par les incontournables malentendus qui hantent nos dialogues, jusqu'à bloquer ceux-ci dans un mutisme accablant. La relation alors se brise, ce qui constitue la violence brute. Le problème fondamental que pose donc le malentendu concerne la possibilité ou l'impossibilité de l'écoute et, plus généralement, de la relation humaine. Une authentique relation est-elle possible entre les hommes ?

D'où surgit donc ce malentendu sournois qui blesse inévitablement la relation humaine ?

- Un écart, tout d'abord, entre ce que quelqu'un pense et ce qu'il dit : ce malentendu provient du langage lui-même, et consiste à croire que lorsque je parle, le langage n'a pas son mot à dire.
- Un second écart ensuite, entre ce que me dit autrui et ce que j'en entends : lorsque j'écoute autrui, je crois entendre exactement ce qu'il veut dire, oubliant ainsi que de lui à moi réside l'obstacle de la langue – fût-elle la même.
- Un troisième écart enfin, entre ce que j'entends d'autrui et ce que j'en comprends : le malentendu ici consiste à s'écouter soi-même en croyant écouter autrui.

En bref, le malentendu survient toujours « car nous ne savons pas ce que parler veut dire » dit Socrate.

Nous allons donc essayer de circonscrire ces trois niveaux de malentendu afin de comprendre un peu mieux ce que parler veut dire.

I. Au niveau du langage (entre ce que je pense & ce que je dis).

Le premier souci dans l'écoute de celui qui parle est rarement d'écouter le langage. Or, « le langage parle » dit Heidegger : alors, que dit-il, que nous n'entendons pas ?

Le langage n'est pas un milieu neutre. Il est un océan de sens parcouru par des vagues de significations et des courants de valeurs. Comme l'océan, le langage peut être écouté en surface ou dans les bas-fonds de sa profondeur.

1. Le malentendu des profondeurs.

Parler consiste à choisir le mot le plus adéquat à la pensée qu'il va prendre en charge. Ce choix engage la liberté du locuteur, ainsi que sa volonté : je choisis en effet le mot qui me semble coller au mieux à ce que je *veux* dire. Pour transmettre une idée à mon interlocuteur, je dois choisir les bons mots, les mots dont le sens colle à mon idée, bref, maîtriser le langage.

Problème : la clarté du sens d'un mot est un piège. Le mot est un palimpseste de significations dont, seule, la plus superficielle apparaît, cachant les autres dans ses replis. Platon et Heidegger proposent une solution, parfois fantaisiste et non dénuée d'humour, à ce piège sémantique : il s'agit, dit Socrate, de chercher dans le mot « la signification qui sommeille en lui ». Les dictionnaires étymologiques sont la seule issue de secours contre ce premier malentendu ; mais cette méthode anti-malentendu se heurte à l'impossibilité de découvrir, pour chaque mot employé, l'intégralité de son histoire. Sans compter que fouiner dans un dictionnaire étymologique avant d'ouvrir la bouche entrave passablement la fraîcheur et la spontanéité d'un dialogue...

2. Le malentendu de surface.

Choisir un mot parce qu'il "colle" à ma pensée, c'est apercevoir intuitivement le sens qui correspond à ce que je veux dire. Mais la parole est si rapide que ce

sens masque les autres sens que ce mot peut avoir. Chaque mot en effet est polysémique. Choisir un mot pour exprimer une signification peut induire une compréhension erronée ("ce n'est pas ce que j'ai voulu dire") et pourtant exacte ("c'est pourtant bien ce que j'ai dit...").

Pour réduire ce risque de malentendus, le néopositivisme tentait d'expurger du langage toute trace de polysémie : il s'agissait de « traquer la métaphore » dit Carnap, en adoptant un langage purifié, réduit à l'état de code, c à d univoque, de sorte que la signification unique d'un mot soit clairement entendue par les deux interlocuteurs – et tout le monde s'entendrait parfaitement... La logique serait l'antidote à la violence immanente au discours, suscitée par le malentendu : si notre discours était parfaitement calibré selon des normes rationnelles, nulle signification ne pourrait s'échapper du code et provoquer des variantes dans la compréhension d'un message. L'épaisseur du langage devrait disparaître derrière l'objectivité du discours.

Nous assistons aujourd'hui à cette réduction du langage : le mythe de la transparence témoigne de cette illusion de pouvoir dissiper toute opacité dans la relation. Tout doit être dit, montré, dévoilé, exhibé ; rien ne doit rester dans le trouble d'une dissimulation, dans l'obscurité d'un repli du langage sur lui-même. Le discours idéal serait le discours total et objectif : aucune omission, aucune interprétation. En ce qui concerne les pratiques, c'est l'hégémonie de la raison opératoire : rien n'est plus laissé au hasard, à la spontanéité, ni a fortiori à la fantaisie des acteurs (rationalisation du travail, qui ne fait que croître & embellir depuis Taylor jusqu'aux plus récentes normes AFNOR, contrôles qualité, procédures et autres protocoles administratifs).

Mais la linguistique a montré l'échec de cette tentative : nous ne pouvons pas coller au sens d'un mot, parce que celui-ci ne nous parvient qu'à travers nos propres schémas culturels, intellectuels, ou imaginaires... Le signe, comme l'a montré Saussure, est comme une pièce de monnaie constituée de deux faces : le signifiant (ensemble des phonèmes) / le signifié (concept, image...). Si le signifiant est commun (mot, geste, mimique...), le signifié quant à lui fait nécessairement appel à l'interprétation – qui inclut le risque de malentendu.

Et c'est peut-être ici que réside le véritable malentendu – c à d un malentendu mal entendu : on ne peut pas évacuer le langage. Nous n'avons aucun accès

immédiat au réel auquel le langage seul peut nous mener, sans jamais y parvenir. Le réel est un horizon vers lequel nous nous mettons en route en parlant, mais l'horizon s'éloigne au fur et à mesure que nous avançons. L'objectivité est un miroir aux alouettes, car pour l'atteindre il nous faudrait renoncer au langage, c à d à notre humanité. Comme le montre Austin, le langage a certainement une structure logique (qui nous permet de nous comprendre mutuellement), mais ce qui constitue sa chair c'est la subjectivité humaine. Le langage est irréductible à l'objectivité d'un code précisément parce qu'il implique le sujet. Ce qui veut dire que notre condition d'êtres parlants nous condamne à renoncer au discours objectif. Toute expression du type "je vais vous dire ce qui s'est *réellement* passé" ou "enfin une parole objective !" sont autant d'oxymores. Nous ne pouvons saisir le réel dont l'accès nous a été définitivement barré par ce qui nous permet, en revanche, d'avoir souci de la vérité : le langage. Non seulement nous sommes condamnés à l'interprétation, mais c'est précisément ce qui sauve notre humanité : si le langage nous a rendus orphelins du réel, ce faisant, il nous a permis d'être adoptés par la vérité. Mais cette adoption a un coût : nous ne pouvons accéder à la vérité que par l'entremise de l'interprétation – dont le risque est immanquablement le malentendu. Le malentendu langagier est inhérent à la structure duelle du signe linguistique (mot, geste, acte, sourire, mimique...), qui lézarde le sens du discours de l'intérieur, renvoyant celui-ci à la pluralité des interprétations. Aucun discours n'est univoque : écouter, c'est interpréter ; parler, c'est interpréter ; penser, c'est interpréter. Ce qui renvoie le locuteur ou l'écouter à une posture très humble : nul n'a accès au réel dont on parle, ni au sens absolu d'une parole ; plus encore : de ce fait même, nul n'a accès tout seul à la vérité d'un propos : la pluralité des interprétations nous "condamne" à la chercher ensemble. Le malentendu langagier est incontournable, la seule façon de l'éviter est de s'y confronter par ce que Ricœur appelle « le conflit des interprétations » - soit : le dialogue.

II. Le malentendu linguistique (entre ce qui est dit et ce que j'entends).

Comment s'entendre lorsqu'on ne parle pas la même langue ? On traduit, certes. Mais la traduction peut-elle évacuer tout malentendu entre deux interlocuteurs, ou entre deux textes ? Et, plus largement, deux locuteurs partageant la même culture parlent-ils véritablement "la même langue" ?

1. le malentendu interculturel.

Toute traduction est un immense effort pour surmonter la différence entre deux langues. La traduction littérale témoigne de l'espoir que le sens contenu dans une langue va passer adéquatement dans une autre langue.

Or c'est là que réside le mal, trop souvent mal entendu : chaque langue découpe le réel à sa façon, et ces grilles de lecture ne sont jamais parfaitement superposables. L'idéal d'une traduction adéquate est le revers du fantasme d'identité culturelle.

Toute ouverture à une langue étrangère se fait par rapport à la langue maternelle. Celle-ci donne ainsi l'illusion d'un "centre" par rapport auquel s'organisent les autres langues et les autres cultures. Mircea Eliade montre bien ce malentendu originaire : toute culture raconte, par ses mythes, sa position première (dans le temps) et centrale (dans l'espace), les autres cultures s'organisant par rapport à cette position originaire du Même. Toute ouverture à l'Autre, à l'Étranger, se fait toujours à partir d'un culturo-centrisme immanent, latent, présent dans toute relation interculturelle.

Je ne peux juger une culture autre que la mienne qu'avec mes propres outils linguistiques et mon propre héritage culturel, c'est-à-dire en renonçant à toute soi-disant "neutralité" : la neutralité en matière de culture n'existe pas.

Ce malentendu n'est pas plus un "mal en soi" que ceux que nous avons déjà rencontrés ; il n'en devient un que lorsqu'il est nié, ou mal entendu, c à d lorsqu'il se nie lui-même comme malentendu : malentendu ², en somme, qui se manifeste par le discrédit jeté sur l'autre culture, sur l'étranger, sur l'autre tout

simplement. La méprise adhérent au culturo-centrisme inévitable et inconscient risque toujours de basculer en mépris d'autrui.

2. Le malentendu interne à la culture

Lorsque "je parle", je me pose en sujet de mon action (parler, signifier). Toute prise de parole signifie l'espoir de maîtriser le sens de mon propos – sinon, je n'ouvrirais jamais la bouche. Tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes si prendre le micro me donnait effectivement la maîtrise de mon discours. 4ème malentendu... qui lui-même se dédouble.

a) le malentendu structurel

Lévi-Strauss met à jour un malentendu massif qui sourd (et nous rends sourds) dans tout discours, et qui consiste à croire que le parleur est sujet de sa parole.

Or tout être humain existe au sein d'une culture, d'une société, qui lui assigne une place. L'expression "prendre la parole" devient alors dénuée de sens dans la mesure où nous ne prenons pas la parole, c'est elle qui nous prend.

Le langage administratif ou institutionnel illustre cette théorie (le structuralisme) : toute relation à autrui est codifiée par le cadre institutionnel qui s'exprime anonymement à travers les discours des soi-disant sujets. On peut penser ici aux paroles s'échangeant dans une chambre d'hôpital, entre une personne couchée, coupée de son environnement familial, dont le pyjama (s'il n'est pas ôté) signe l'appartenance à la catégorie "malade", et dont l'intimité s'exhibe sous le regard des soignants : que reste-t-il dans ce lit d'hôpital du "sujet" de parole ? Que peut-il encore dire sans malentendu à son interlocuteur, en pleine forme, debout, vêtu et même re-vêtu de la blouse blanche qui recouvre sa propre intimité d'une deuxième épaisseur, et qui ne montre de lui que les insignes de son pouvoir (stéthoscope et autres seringues...) ou de son savoir (imagerie ou dossier médical, sur les pages duquel s'étale l'intimité du patient, et dont chaque ligne exhibe le secret de son corps) ? Quelle relation authentique peut-elle donc s'établir dans une situation aussi dissymétrique, dont chaque protagoniste ne parle que depuis la place que lui assigne le système hospitalier

(“le soignant”, “le malade”) ? Le sujet et son discours sont alors engloutis dans la structure dont le malentendu réside dans le fait qu’elle est non entendue, non questionnée, oubliée, ignorée.

2) Le malentendu légaliste

Toute institution n’existe que structurée par des lois (règlement intérieur, organigramme, habitudes de la maison, codes comportementaux, uniformes, règles d’hygiène, de vie...)

Entrer dans une institution suppose de se soumettre à ces pratiques et à ces règlements. Mais jusqu’où ? Jusqu’où peut-on sans perdre sa liberté se soumettre à un règlement anonyme et non choisi (il est plutôt rare qu’une personne décide de son plein gré d’aller passer une petite semaine de vacances dans un lit d’hôpital) ? Le malentendu se déploie alors dans la relation entre la règle et l’individu : il consiste à référer l’individu à la loi au lieu de référer la loi au sujet.

Autrui, précisément parce qu’il est autre, est celui qui ne peut mettre que du “désordre” dans l’ordre (aux 2 sens du terme) établi par le règlement. Mettre autrui en ordre (ou sous ordre), le classer dans un comportement “déviant” par rapport à une moyenne, le faire plier sous l’injonction collective, constitue le malentendu légaliste se dissimulant subrepticement derrière la bonne conscience du devoir accompli (“c’est le règlement, vous comprenez...”).

L’ordre (toujours aux 2 sens du terme) médical ou autre, produit le même effet mal entendu (voire pas entendu). Entendre le symptôme au lieu d’écouter la parole qui le met en récit, ou la prescription au lieu de celui auquel elle s’adresse ; entendre le règlement au lieu la singularité d’une existence qu’il est censé protéger, ou la catégorie au lieu d’autrui qu’on y a enfermé ; entendre l’institution anonyme au lieu d’une voix unique ; le malade au lieu du sujet, ou l’individu au lieu de la personne... Liste infinie, malentendu structurel d’autant plus difficile à déceler qu’il a un alibi de taille : guérir, ou à défaut, soigner, soulager.

III. Le malentendu discursif (entre ce que j'entends & ce que je comprends).

L'illusion de maîtrise qui se glisse subrepticement dans toute "prise" de parole, se déploie enfin au dernier registre du langage, se dédoublant encore :

1. Le malentendu de la subjectivité

Je parle. Je sais ce que je dis. Je sais ce que j'ai à dire. Discours d'autorité. Résurgence du mythe, déjà croisé, de la transparence – qui cette fois-ci se déroule dans la conscience du sujet de parole. Transparence à soi-même, celle qu'espérait Descartes, et que Freud a définitivement mise à mal. Le je, précisément, n'est pas le moi ; il n'y a aucun accès direct au je, seul l'interminable détour par ce qui en lui est *autre*, de ce qui *de lui*, lui échappe. Le je n'est pas maître en sa demeure : ce que désigne la sobre expression ricoeurienne : « le cogito blessé ». Blessure d'autant plus enfouie dans le mutisme qu'elle est profonde. Plus cette blessure est criante, moins son cri est entendu. Parce que l'entendre, c'est reconnaître que la belle unité de la conscience est originellement brisée, que la subjectivité ne peut se structurer qu'autour de cette faille originaire. Le « cogito [est] brisé ». Le malentendu consiste alors à s'imaginer soi-même comme une unité subjective transparente et transcendante, dont je maîtriserais l'écoute et la parole.

S'entendre mal soi-même génère un second niveau de malentendu : comment en effet ce je, illusoire et brisé, fondé sur le malentendu le plus intime, peut-il prétendre comprendre "comme tel" le discours d'autrui ?

2. Le malentendu intersubjectif.

Comment peut-on sans mal entendu se croire capable d'entendre sans malentendu la parole d'autrui ? L'empathie propose un accès direct à la souffrance d'autrui, à ce qu'il ressent, bref une relation en prise directe, dans

l'espoir d'une compréhension parfaite, sans résidu. Compréhension intuitive et immédiate, évinçant le malentendu lié au détour langagier et à ses pièges.

Les travaux de la phénoménologie montrent l'extrême difficulté à penser autrui tout en respectant son identité à *lui* – c a d son altérité *pour moi* ; et la phrase lancée à l'une de ses patientes par Lacan illustre parfaitement ce malentendu qui sourd dans tout échange : « vous vous entendez très bien avec moi » lui dit-il à la fin d'une séance. Entente cordiale entre deux sujets, certes, mais sous le sens patent gît un malentendu latent que Lacan met ainsi en lumière : avec qui nous "entendons-nous" si bien ? Avec autrui, ou, subrepticement, avec nous-même ?

L'écoute attentive d'autrui, la relation en apparence authentique avec lui, comportent toujours ce moment égologique (au sens husserlien du terme) de l'entente. Écouter autrui renvoie toujours au soi-même comme inexpugnable centre de l'écoute. Essayer de comprendre ce qu'autrui me dit, c'est nécessairement le ramener à moi-même comme sujet de la compréhension. Écouter n'est pas une opération neutre, mais elle est elle-même chargée de subjectivité, d'intentionnalité. Toute écoute fabrique ainsi du malentendu, et fait de l'écouter un mal-entendant. C'est ainsi que l'enfer est pavé de bonnes intentions...

Entendre, c'est toujours entendre mal parce qu'écouter autrui, c'est toujours s'entendre soi-même en train de l'écouter. Malentendu indépassable, constitutif de la conscience – et de la relation entre deux consciences, qui consiste dans le fait de s'entendre soi-même en croyant naïvement comprendre autrui. L'espoir de l'empathie est d'autant plus subreptice qu'il tente de prendre en soi la souffrance d'autrui ; or la souffrance est, précisément, ce que personne ne peut partager sans l'aliéner, et sans en déposséder tout aussitôt celui qui souffre. La souffrance est fondamentalement singulière, foncièrement solitaire. Toute tentative de l'éprouver par empathie est vouée à l'échec, ce qui est plutôt réconfortant puisqu'elle se solderait inévitablement par la suppression de l'altérité d'autrui. Seul resterait en lice le je, plein d'empathie pour lui-même.

Faire d'autrui celui qui est présent dans mon écoute, qui se dévoile dans l'auscultation de son corps, qui se livre sous la main-mise de l'ex-amen, c'est confondre présence et re-présentation. La représentation suppose l'absence. Pour moi qui l'ausculte ou le soigne, autrui n'est jamais présent. Sa présence n'appartient qu'à lui. Je n'y ai accès qu'à travers les représentations que je m'en

fais. Prétendre "avoir compris" autrui, c'est avoir conscience de la conscience que j'ai de lui, cercle infernal du soi-même pris comme centre de toutes ses représentations ; cercle narcissique comme l'appelle Freud, en référence à l'horreur du mythe de Narcisse se noyant dans son image parce qu'il ignore qu'il s'agit d'une image ; mourant de solitude dans le silence effroyable d'Écho, sa nymphe amoureuse, dont le cri revient inéluctablement à elle-même. Double monologue, échange d'images, sans aucun dialogue. Le malentendu originaire de la relation humaine consiste à croire que je peux comprendre autrui.

Le mythe d'Écho est ce qui met en scène le bavardage comme double monologue. Le bavardage est fuite de la mort, indice de l'angoisse. Toute parole est en fait une tentative périlleuse pour faire signe vers le réel, se hissant sur le fil ténu entre le non-être et le non-sens. Angoisse qui nous déloge de cette ligne de crête, nous faisant perdre l'équilibre et sombrer dans le bavardage du "on" ou du "il faut" anonymes. Dans le bavardage n'est entendu que le lointain écho de l'être qui crie dans le désert, dans le dés-être. Perdue sous l'avalanche des mots du bavardage, la voix se tait, ou plutôt elle sourd, si mal entendue. Refuge de toutes nos peurs – peur de l'autre, peur de nous-mêmes, peur de souffrir, peur de mourir – le bavardage enfouit le sens au plus profond du malentendu. Pire, le bavardage parfois se fait savant. Discours assuré, technique, professionnel, discours de celui qui sait, et qui s'adresse à celui qui attend ; qui attend en vain une parole vraie, débarrassée des oripeaux du savoir. Discours sécurisé, qui ne sécurise que le locuteur ; discours en réalité à soi-même adressé, écho.

Le bavardage alors se fait masque grotesque d'un non-sens qui se faufile sournoisement dans la relation, occultant l'authenticité d'un discours qui ne devrait savoir qu'une chose, c'est qu'il ne sait rien d'autrui, de l'autre homme. Stéréotypes en tous genre, mots-clés qui font fureur, formules toutes prêtes, protocoles d'annonce parfaitement calibrés, le mal à entendre ici consiste à « prendre la paille des mots pour le grain des choses » comme le dit Leibniz. Le bavardage est le refuge de la peur qui pour s'oublier se cache soigneusement derrière le masque d'un pseudo-savoir technique, qui avoue son ignorance sans vouloir la reconnaître.

Conclusion.

L'espoir d'une compréhension totale d'autrui recèle plusieurs couches de malentendus. Il y a de l'in-entendable dans tout discours : le réel, l'inconscient, le langage, autrui. Le malentendu consiste précisément dans l'illusion qu'il n'existe pas – illusion d'intelligibilité parfaite, de transparence possible. La véritable transparence est obscure, oxymore de la relation humaine. Entre ce que je pense et ce que je dis, entre ce qui est dit et ce que j'entends, entre ce que j'entends et ce que je comprends : à chaque étape, il y a une perte de signification. Mais c'est de cette perte elle-même que provient le sens, dans la mesure où elle exige la pluralité des interprétations – qui *constitue* précisément le sens d'un propos. Le sens ne se donne jamais immédiatement, il exige la patiente confrontation des différentes significations perçues par les interlocuteurs – seul, le *dialogue* véritable est le lieu de naissance du sens.

Le malentendu consiste à oublier ce mal non entendu dont le vacarme occulte le secret, à recouvrir sous une soi-disant compréhension parfaite d'autrui ce qu'il recèle de proprement in-ouï, c à d de non entendable. Le mal-entendu est indispensable au respect d'autrui, du différent : il consiste en l'humble aveu d'un nécessaire renoncement à la maîtrise du discours, de la langue, du langage. Parce que je l'entends toujours mal, autrui peut exister pour lui-même et non seulement dans les représentations que je me fais de lui. Parce que je l'entends toujours mal, autrui peut préserver son intimité, garder son secret, bref rester autre. Le bavard lui-même enfouit son secret sous le flot de ses paroles – forme paradoxale du mutisme.

Le mal se donne à entendre si l'on prête l'oreille, et devient alors le mal bien entendu, condition de toute relation authentique à autrui. Son caractère indépassable fait surgir l'inévitable interprétation. Le malentendu le plus sournois consiste à croire que l'on peut faire l'économie de l'interprétation. Accéder au sens ne peut se faire que par une parole qui prend le risque d'être contredite, une parole libre, une parole dont l'humilité consiste à laisser à autrui sa place d'autre, toujours in-ouï.

Le langage n'existe qu'autour du silence de l'être – la parole d'autrui ne peut être entendue que si je fais silence en moi-même. Et il faut être particulièrement fin d'oreille pour entendre sa plainte, ou son silence. Alors le mal, bien *entendu* (l'inaudible), est le silence, point aveugle d'où peut jaillir le sens. Entendre l'inaudible dans la plainte ou le cri, dans le récit d'une vie, c'est traverser le non-sens apparent, se tenir face à autrui, et passer sobrement du corps au visage.

Le malentendu qui sourd dans tout dialogue nous rend sourds à l'autre parole, et le malentendu consiste précisément à croire qu'il n'y en a pas, qu'entendre a toujours le dernier mot. À cet abîme de non-sens, Ricœur oppose simplement la seule relation authentique, celle qui prend en charge le malentendu structurel : « la première parole ne vient jamais de nous ». Alors le malentendu peut être bien entendu, à sa place, libérant ainsi l'écoute des parasites égologiques. Entendre bien consiste à reconnaître humblement que l'on entend toujours mal. Seul ce mal, une fois entendu, peut déjouer le piège de ce qui est mal entendu. Seul, le renoncement au monopole du sens permet le respect.

Le malentendu non reconnu nous laisse croire qu'il faut avoir compris autrui pour le respecter, alors qu'il s'agit de le respecter assez pour savoir qu'on ne le comprendra jamais.

Courage de la rencontre, le mal-entendu est, pour parodier la parole socratique, un beau risque à courir.

Nathalie Guérin, philosophe.